

## La guerre en Espagne

Pendant l'été 1936, je faisais des recherches et des vérifications pour un roman dans la Weltkriegsbibliothek de Stuttgart. Les journaux nazis commençaient à parler d'une intervention militaire en Espagne. Ils ne parlaient pas de guerre ; l'impression que me procurait la lecture de ces journaux était que ces Espagnols formaient une foule assoiffée de sang, prête à attaquer les forces traditionnelles qui défendaient la décence et l'ordre. Cette foule espagnole qu'était la République d'Espagne légitimement élue était constamment qualifiée de « sales chiens de Rouges ». Les journaux nazis avaient un avantage indéniable : vous pouviez vous déclarer en faveur de tout ce à quoi ils s'opposaient.

Peu de temps après mon vingt et unième anniversaire, je m'étais rendue en France pour y travailler et rapidement retrouvée membre d'un groupe de jeunes pacifistes français. Nous partagions les mêmes passions et la même pauvreté. Notre ambition dans la vie était de chasser toutes ces vieilleries maléfiques qui nous conduisaient de toute évidence vers une autre guerre. Nous pensions qu'il ne pourrait y avoir de paix en Europe sans un *rapprochement*<sup>1</sup> franco-allemand. L'idée était bonne en soi, mais les nazis étaient entre-temps arrivés au pouvoir.

En 1934, nous sommes allés rencontrer les jeunes nazis à Berlin. À la frontière, la police allemande était montée pour fouiller le train, s'était attardée dans notre compartiment de troisième classe et avait confisqué tous nos journaux. Nous ne représentions que nous-mêmes, nous lisions tout et nous étions en désaccord avec

1. En français dans le texte.

toutes les opinions, des monarchistes aux socialistes en passant par les réformateurs libéraux (moi). Pour la première fois, nous avons été unis pour penser que cette confiscation était un outrage. Lorsque notre petit groupe désordonné est descendu du train, encore agité par la conversation intense, nous avons été accueillis par les jeunes nazis blonds en uniformes kaki et en rangs serrés. Il y en avait un parmi eux qui répétait tout comme un perroquet, mais nous n'accordions pas le moindre intérêt aux autres. Nous faisons du mieux que nous pouvions pour les excuser ; nous tentions d'admettre qu'ils étaient des socialistes comme ils nous en assuraient et non des nationaux-socialistes. Se sentir désolé pour les Allemands vaincus était un état d'esprit très répandu après chacune des deux guerres mondiales. C'était le mien à l'époque. J'étais aussi une pacifiste et faire usage de mes yeux interférait avec mes principes. Dès 1936, j'avais beau m'accrocher à des principes, ils ne me procuraient plus aucune aide. Je voyais très bien à quoi ressemblaient ces voyous brutaux qu'étaient les nazis et de quoi ils étaient capables.

Je n'en continuais pas moins à travailler avec une détermination misérable sur un roman consacré à des jeunes pacifistes en France. Je suis restée quelques mois en Allemagne à discuter avec quiconque osait encore discuter de la liberté de l'esprit, des droits de l'individu et de ces chiens de Rouges espagnols. Puis, je suis rentrée en Amérique, j'ai fini mon roman, je l'ai rangé dans un tiroir pour toujours, et je me suis préparée à partir pour l'Espagne. J'avais cessé d'être une pacifiste pour devenir une antifasciste.

À l'hiver 1937, les démocraties occidentales avaient proclamé la doctrine de la non-intervention qui signifiait simplement que ni les gens ni le ravitaillement ne pouvaient entrer librement sur le territoire de la République espagnole. Je me suis présentée devant les autorités françaises à Paris pour obtenir les tampons et les documents requis pour quitter le pays. Le fonctionnaire français, comme le sait quiconque a eu affaire à lui, est une brute patentée. Il est assis derrière un guichet grillagé, il n'écoute pas, il griffonne une encre décolorée à l'aide d'un stylo gouvernemental à la plume effilée. Je ne me suis sans doute pas très bien débrouillée avec ce genre-là, parce que je me souviens seulement d'avoir étudié une carte, pris un

train, d'être descendue dans une gare près de la frontière de la principauté d'Andorre et de l'Espagne, d'avoir marché sur une courte distance d'un pays à l'autre, d'avoir pris un second train – des petits wagons antiques et glacés, remplis de soldats de la République espagnole qui partaient en permission pour Barcelone.

Ils ressemblaient à peine à des soldats parce qu'ils étaient habillés n'importe comment. De toute évidence, c'était une armée dans laquelle vous étiez censés trouver tout seul de quoi vous alimenter, parce que le gouvernement n'était pas en mesure de vous procurer quoi que ce soit. J'étais dans un compartiment en bois avec six garçons qui mangeaient du saucisson à l'ail et un pain qui avait l'air d'être dur comme la pierre. Ils m'ont proposé de partager leur repas, ils ont ri, ils ont chanté. Chaque fois que le train s'arrêtait, un autre jeune homme, peut-être leur officier, passait la tête dans la porte entrebâillée du compartiment et les exhortait. J'ai supposé qu'il les exhortait à se comporter dignement. Ils se sont comportés dignement, mais je ne savais pas ce qu'ils disaient puisque je ne parlais pas un mot d'espagnol.

Barcelone était éclatante sous le soleil et égayée par les drapeaux rouges. Le chauffeur de taxi a refusé que je le paie. Apparemment, tout était gratuit. Apparemment, tout le monde était le frère de tout le monde. Dans la mesure où peu de gens ont vécu dans une telle atmosphère, ne serait-ce qu'une minute, je peux rapporter que c'est l'atmosphère la plus enchantée qui soit. On m'a fait passer d'un endroit à un autre comme un paquet, avec bonne humeur et gentillesse ; j'ai voyagé dans des camions et des voitures bondées. Et finalement, en passant par Valence, nous sommes arrivés de nuit à Madrid, qui était glacée, énorme et plongée dans l'obscurité totale, et les rues étaient silencieuses et périlleuses à cause des trous de bombes. C'était le 27 mars 1937, une date que j'ai retrouvée quelque part dans mes notes. Je n'avais jamais ressenti jusqu'à ce moment-là que je pouvais être mêlée à une guerre ; j'ai su que je l'étais à cet instant précis. C'était une impression indescriptible : toute une ville, qui avait été transformée en champ de bataille, attendait dans l'obscurité. De la peur et du courage venaient se mêler à cette impression. Vous étiez obligé de marcher prudemment, d'écouter attentivement, et tout cela vous faisait bondir le cœur.

À New York, un homme amical et plein d'entrain, alors rédacteur en chef du magazine *Collier's*, m'avait donné une lettre de recommandation. La lettre disait : « À qui de droit, le porteur de cette lettre, Martha Gellhorn, est l'envoyé spécial de *Collier's* en Espagne. » Cette lettre était censée m'aider auprès des autorités qui se demandaient ce que je pouvais bien faire en Espagne ou pourquoi j'essayais de m'y rendre. Elle ne signifiait rien d'autre. Je n'avais aucun lien avec un journal ou un magazine, et je croyais que tout ce qu'on avait à faire en ce qui concernait la guerre, c'était d'y aller, dans une sorte de geste de solidarité, et de se faire tuer ou de survivre avec un peu de chance jusqu'à ce qu'elle soit terminée. C'était ce qui s'était passé dans les tranchées en France, d'après ce que j'avais lu : tout le monde était mort ou avait été assez gravement blessé pour être renvoyé à l'arrière. Je n'avais pas idée qu'on puisse devenir ce que je suis : une voyageuse des guerres, indemne. Un sac à dos et cinquante dollars environ, c'était mon équipement pour l'Espagne ; rien d'autre ne me paraissait nécessaire.

J'ai couru derrière les correspondants de guerre, des hommes expérimentés qui avaient un travail sérieux à faire. Comme les autorités leur donnaient des moyens de transport et des laissez-passer militaires (les transports étaient bien plus difficiles à obtenir que la permission de tout voir ; c'était une guerre ouverte, intime), je les ai suivis sur tous les fronts dans Madrid et autour. Mais je n'ai rien fait d'autre qu'apprendre un peu d'espagnol et un peu sur la guerre, rendre visite aux blessés pour essayer de les amuser ou de les distraire. C'était un misérable effort et, un jour, des semaines après mon arrivée à Madrid, un ami journaliste a suggéré que je devrais écrire ; c'était la seule façon dont je pourrais soutenir la *Causa*, comme les Espagnols et nous-mêmes appelions, avec beaucoup d'amour, la guerre dans la République espagnole. Après tout, j'étais écrivain, n'est-ce pas ? Mais comment aurais-je pu écrire sur la guerre, qu'est-ce que j'en savais et pour qui aurais-je pu écrire ? Qu'est-ce qui, pour commencer, constituait une histoire digne d'être racontée ? Quelque chose de gigantesque et de définitif ne devait-il pas se produire avant qu'on puisse écrire un article ? Mon ami journaliste a suggéré que j'écrive sur Madrid. Pourquoi cela

intéresserait-il qui que ce soit, ai-je demandé. C'était la vie quotidienne. Il a souligné que ce n'était pas la vie quotidienne de tout le monde.

J'ai posté mon premier article sur Madrid à *Collier's*, ne m'attendant pas du tout à ce qu'ils le publient. Mais j'avais cette lettre de recommandation et donc l'adresse du magazine. *Collier's* a accepté l'article en question et après l'article suivant, ils ont inscrit mon nom dans l'ours. Je l'ai appris par hasard. Une fois dans l'ours, j'étais devenue évidemment correspondant de guerre. Ça a commencé comme ça.

C'est le moment pour moi d'exprimer ma gratitude pour un magazine disparu et pour Charles Colebaugh, le rédacteur en chef qui le dirigeait alors. Grâce à *Collier's*, j'ai eu la chance de voir ce qu'a été la vie de mon temps, c'est-à-dire la guerre. Ils n'ont jamais coupé ou altéré ce que j'avais écrit. Cependant, ils ont inventé leurs propres titres pour la plupart de mes articles. Je n'aimais pas leurs titres et je ne les utilise donc pas ici, mais ce fut un bien faible prix à payer pour la liberté que *Collier's* m'a accordée ; pendant huit ans, j'ai pu aller où je voulais, quand je voulais, et écrire tout ce que je voyais.

Ce qui était nouveau et prophétique avec la guerre d'Espagne, c'était la vie des civils, qui étaient restés à l'arrière et virent la guerre arriver chez eux. J'ai sélectionné trois reportages sur cette guerre du xx<sup>e</sup> siècle dans la ville. Le peuple de la République espagnole a été le premier à subir la guerre totale moderne et son caractère incessant.

J'ai loué la *Causa* de la République d'Espagne à la moindre provocation au cours des vingt dernières années et je suis lasse d'expliquer que la République espagnole n'était ni un rassemblement de Rouges sanguinaires ni des dupes de la Russie. Il y a longtemps aussi que j'ai cessé de répéter que les hommes qui ont combattu et sont morts pour la République, quelle que fût leur nationalité et qu'ils aient été communistes, anarchistes, socialistes, poètes, plombiers, salariés de la classe moyenne, ou l'unique prince d'Abyssinie, étaient courageux et désintéressés, puisqu'il n'y avait aucune récompense en Espagne. Ils se sont battus pour nous tous, contre les forces combinées du fascisme européen. Ils méritaient

nos remerciements et nos marques de respect, et ils n'ont obtenu ni les uns ni les autres.

J'ai ressenti alors (et je le ressens encore) que les démocraties occidentales avaient deux obligations impératives : elles devaient sauver leur honneur en portant assistance à une jeune démocratie attaquée et elles devaient sauver leur peau en combattant immédiatement Hitler et Mussolini en Espagne, plutôt que de différer cet affrontement quand le coût en termes de souffrance humaine serait incroyablement supérieur. Argumenter était inutile pendant la guerre d'Espagne et par la suite ; le préjugé soigneusement entretenu contre la République d'Espagne reste indifférent au temps et aux faits.

Nous qui avons cru à la *Causa* de la République, nous porterons à jamais le deuil de sa défaite et de la mort de ses défenseurs, et nous continuerons d'aimer la terre d'Espagne et son peuple magnifique, qui est un des plus nobles et des plus malchanceux au monde.

Londres, 1959